

TROIS ANNÉES

Récit

1987

1

Me revient le souvenir d'une question que les surréalistes en leur temps avaient posée à divers auteurs : « Pourquoi écrivez-vous ? » Je ne me rappelle pas les réponses qu'ils avaient obtenues, mais en commençant ce cahier, c'est à ce problème que je me trouve confronté. Depuis longtemps je me méfiais de l'écriture, l'expérience que j'en avais eue, à travers la composition de nombreux poèmes, avait été pénible : la poésie, souvent, est engendrée dans la souffrance. Aujourd'hui écrire est un besoin, je m'aperçois qu'on peut passer d'une ligne à l'autre en toute sérénité.

« Pourquoi écrivez-vous ? », demandait André Breton. J'écris pour charmer le silence du monde, aurais-je pu lui répondre. Lors de chacune des actions que nous accomplissons dans la réalité, nous pouvons ressentir un silence oppressant que seule la psychanalyse nous apprend à oublier. La réalité est amère et, comme le dit Freud dans l'une des quelques pages que j'ai lues de lui, l'écrivain est comparable à un enfant plongé dans ses jeux. Le jeu constitue un monde édulcoré.

Enfant, il est vrai que j'adorais ordonner des batailles pour mes petits soldats, tricoter des chandails pour mes poupées musclées et barbues et fabriquer des robots avec des jeux de construction ou de simples plaques de carton. Cette enfance fut des plus heureuses. Ensuite il a fallu apprivoiser ce pesant silence qui plane sur l'univers à la place de Dieu.

Le livre s'ouvrirait sur le titre « 1979 » des Smashing Pumpkins, ce qui le placerait sous le signe de la nostalgie. Le narrateur serait un homme de trente ans penché sur ses dernières années de lycée. Lentement, au fil des pages noircies, l'écrivain ferait se dérouler ces années décisives, plaçant dans le récit des références musicales au goût d'ardente jeunesse.

Il en arriverait à son aujourd'hui, à sa confrontation avec le vide du ciel. Pour rendre compte de ce vide, il laisserait une page blanche à la fin de son livre, juste avant de conclure. Il serait alors pris d'une grande fatigue, son corps oublié s'imposerait de nouveau à lui, ses mains carrées aux doigts courts serreraient moins fort le stylo à bille cousant ensemble encore quelques lignes, de cette écriture qui garde des traces de son apprentissage : la petite barre devant le rond du « d », une barre qui servait de point d'appui à l'enfant de six ans, élève du cours préparatoire. Les petites barres diagonales, collées à la ligne rouge séparant la marge du reste de la page, étaient tracées pour s'assurer que la maison n'était pas loin et que l'on pouvait sans trop de crainte se lancer dans l'aventure de l'écriture.

Gilles était en train de gerber près de son scooter. Cette Vespa était magnifique : une carrosserie de modèle 50 cm³ repeinte en blanc et bleu piscine contenant un moteur de 125 cm³. Les flics n'y voyaient que du feu. « Je ne fume pas, disait Gilles, mais je bois », le problème c'est qu'il se mettait rapidement à faire des queues de renard sur le trottoir. Moi, je m'appliquais à faire un pochoir représentant le visage de Baudelaire sur le mur de la maison où devait se dérouler la soirée à laquelle nous étions invités. J'avais soigneusement reproduit les ombres de la photo du poète, trouvée dans mon Lagarde et Michard, sur des feuilles de carton.

Nous portions des chaussures Doc Martens parce que nous écoutions Madness, notre monde était gorgé de sens et de références culturelles, tout se tenait, tout formait système. Lycéens dispensés de gagner notre vie, nous pouvions habiter un monde où « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». Les chaussures étaient assorties à la musique et la Vespa aurait très bien pu être peinte des carreaux noirs et blancs que l'on trouvait sur les disques de ska.

Mais le fait d'être dispensée de travailler rend cette jeunesse industrielle : Gilles était un maître dans la restauration des vieux scooters, et à force de dévorer les livres d'art, je devenais un amateur averti. Ce qui retenait notre attention, c'étaient les mouvements artistiques d'avant-garde comme le Bauhaus, le dadaïsme et le surréalisme. Parmi les écrivains de notre programme, seuls les poètes maudits trouvaient grâce à nos yeux. Baudelaire pouvait se lire la bouche collée à un micro, accompagné d'une guitare électrique et d'une basse, au fond d'une cave ; sa photo pouvait devenir un graffiti.

Notre manque de maturité nous empêchait de produire nous-mêmes des œuvres de qualité. Pourtant aujourd'hui c'est l'esprit de cette période qui, je ne sais pourquoi, aime mon écriture. Tout ce qui se passait hors de la classe était passionnant, et par la suite, j'ai toujours éprouvé une certaine gêne devant mes professeurs de faculté, lorsqu'ils me parlaient des modèles de mon adolescence, de mes modèles de liberté. On peut sans doute enseigner l'art et la littérature d'un point de vue scientifique, mais non transmettre l'immense liberté que certaines œuvres, à leur source, supposent. Y aurait-il une incompatibilité entre le travail raisonnable et la création, entre la création et l'enseignement ?

Je fais disparaître dans un égout la bouteille de Label 5 achetée par Gilles chez l'épicier du boulevard de Strasbourg et je décide de prendre les commandes de la Vespa. J'ai les doigts un peu collants à cause de la peinture. Après avoir placé la bombe et les feuilles de carton dans mon sac à dos, je démarre la machine.

Gilles met tendrement ses bras autour de ma taille et pose sa tête sur mon épaule. J'aurais préféré que ce soit ceux d'une des filles qui commencent à descendre de l'immeuble. À cette époque, au milieu des années 80, et quand venait l'été, les jeunes filles portaient des robes de toile fine, parsemées de fleurs minuscules et serrées à la taille, avec un petit col rond. Le regard de Gilles a dû se poser sur l'une d'entre elles, car au moment où le scooter a

débuté sa course, je l'ai entendu lâcher, d'une voix déformée par l'alcool : « Ouah, les seins ! »

Le scooter va vite, dans ma tête, les Smiths m'accompagnent ; ce sont les notes pleines de tristesse provenant de l'album *The Queen is dead* ; le mouvement de la Vespa entraîne celui de la musique et ma langue cogne par moments sur mon palais en suivant les paroles du titre qui est venu spontanément. En effet il y a cette tristesse profonde malgré tant d'éclats de rire. Gilles a la voix qui n'a pas mué et qui ne muera plus jamais, lorsqu'il ouvre la bouche, il est ridicule : impossible pour lui d'aller vers les filles.

Pour ma part, c'est le désir que je sens monter en moi qui m'effraie. Le cul, c'est bien pour dire des conneries et se marrer, quant à le faire... un jour peut-être, pendant les grandes vacances, plus tard, mais pas maintenant. Le désir est un élément arrivé récemment dans ma vie, la possibilité de réaliser la chose s'approche de moi depuis peu, un univers inquiétant annonce sa venue dans mes veines. La Vespa nous emporte sur l'autre rive de la nuit et sur l'autre rive de la Marne.

Gilles aurait dû me raccompagner chez moi après la soirée, mais maintenant il en a pour toute la nuit à dessaouler, c'est donc moi qui le déposerai chez lui quand nous rentrerons. Nous longeons les bords de Marne, du côté de Noisy. Je m'arrête près d'une passerelle et mets la Vespa sur sa béquille, qui grince de façon étrange dans le silence alentour. Gilles m'embrasse sur la joue, caresse la

selle de cuir, puis va s'allonger dans l'herbe près de l'eau. Il est l'une des personnes avec lesquelles je me sens le mieux, à ses côtés je n'ai pas à jouer de rôle, je peux aller jusqu'à entrer totalement en moi-même, il ne m'en voudra pas d'avoir été absent.

Je m'assois sur un large bac à fleurs contenant des arbustes et j'allume une cigarette. Dans le bac, ma main effleure les croûtes de bois que les jardiniers ont dispersées par-dessus le terreau. Ce bruit de la cigarette qui se consume, ce grésillement qui, dans la nuit de juin, semble trouver un écho dans l'éternité, je le redécouvrirai bien plus tard en voyant *Sailor et Lula* à la télévision. Ce cinéaste, David Lynch, sait rendre les moments où certains bruits sont mis en relief par le silence qui les entoure.

Mes doigts prennent connaissance de l'un des morceaux de bois, mes yeux suivent le trajet de la lumière du réverbère sur ses nombreuses faces et aspérités. « Où suis-je ? » Quel est ce monde qui se révèle lorsque nous cessons de porter notre attention aux éléments issus de la culture ? Non loin des panneaux publicitaires et de leur assourdissant tintamarre de couleurs, les éléments naturels tels que l'eau du fleuve, les arbrisseaux et ce morceau de bois qui tourne entre mes doigts, nous rappellent que nous ne sommes pas les bienvenus sur cette terre, nous laissent pressentir que quelque chose d'hostile se tient tapi quelque part.

« Gilles, Gilles, putain ! » Il ouvre les yeux et se lève en souriant, il dit qu'il veut aller au lit. Je remets en place le col de sa chemisette et ôte un peu de terre attaché à l'épaule sur laquelle il reposait. Nous nous remettons en

selle. Je garderai le scooter jusqu'au lendemain et le ramènerai dans l'après-midi.

Gilles habite une maison minuscule. Dans le jardin on trouve un hangar, des carcasses de Vespa et de Lambretta, des pièces de moteurs et quelques vieux vélos. Sous un sapin, le seul arbre du jardin, on aperçoit la niche d'un chien, mais je n'ai jamais vu de chien. Je n'ai jamais rencontré ses parents ; la seule personne que je croise lorsque nous nous donnons rendez-vous chez lui, c'est son frère. Il écoute des groupes étranges comme Psychic TV et les Toy Dolls. Il porte des chaussures en daim avec de très épaisses semelles de crêpe comme les héros de Happy Days, un jean usé aux genoux et retroussé dans le bas, mais seulement de quelques petits centimètres, des polos démodés, mais qui, maintenant, donnent un style terrible, et un blouson Harrington noir. C'est Thierry. Souvent il transporte une guitare dans son étui parce qu'il vient de répéter avec son groupe. Il dit juste : « Salut », et à chaque fois, je pense que c'est un con.

Gilles m'embrasse à nouveau sur la joue avant de refermer la grille et de se diriger lentement vers cette maison de poupée dans laquelle, je l'espère, il fera de doux rêves.

Les dimanches matin sont difficiles, car c'est à ce moment que le contraste de la nuit et du jour, le contraste de la vie obscure à laquelle j'aspire et de celle que me propose l'étroite réalité quotidienne, se fait le plus cruellement sentir. Je tarde à quitter mon lit, mais il faut tout de même se lever avant que ma mère ne me le demande. Elle ne pourrait concevoir que je puisse sauter le

repas de midi. Chez moi, on assume pleinement le jour, on se réveille tôt comme les anciens, les rudes paysans de Haute-Loire.

Je ne veux croiser personne dans les couloirs de notre petite maison, alors je passe très vite à la salle de bains et me réfugie dans la baignoire. On me parlera seulement à travers la porte, on n'osera pas entrer. J'ai un sentiment de culpabilité diffus bien que je n'aie rien fait de mal. J'ai l'impression que mes parents voient (et peut-être ai-je envie de leur faire sentir) que je ne veux pas du modèle de vie qu'ils me proposent. Un fossé immense sépare nos deux générations. Beaucoup de choses qui pour eux vont de soi et ne peuvent se discuter sont pour moi contestables.

La fin de l'adolescence est une période décisive, je pense encore aujourd'hui que la valeur d'un être se mesure au degré de fidélité qu'il a conservé pour l'idéal auquel il croyait alors. Ne pas céder à la tentation bourgeoise ni se laisser aller au grégarisme débraillé. C'est la peur qui entraîne la mise en conformité des comportements. Ne pas renoncer dans sa quête d'un amour sans limite ni reculer devant la tâche de la création. Assumer sa différence ne conduit pas nécessairement à la marginalité, cela peut mener simplement à l'originalité.

Je suis protégé par le bruit de l'eau qui coule dans la baignoire, il couvre celui de ma respiration ; grâce à lui je disparaîs. Je regarde le filet d'eau qui tombe du robinet avec un regard que je sais être proche de celui d'un fou. Il est effrayant de penser au désordre intérieur que suppose un tel regard et aux conséquences qui pourraient en

résulter dans les années à venir. Lorsque la baignoire est pleine et le robinet fermé, je m'efforce de faire le moins de mouvements possible. J'attends que montent en moi les forces qui vont me permettre d'affronter la journée.

Ensuite je me lave sans plus me soucier des éclaboussures et des clapotis : j'ai accepté d'être présent dans la lumière du jour. Maman a préparé un repas que j'aime ; comme toujours, tout, de sa part, est fait pour le mieux. Mon père vient juste de rentrer de faire son footing. Ce n'est que plus tard que je saurai apprécier à sa juste valeur la dignité de l'attitude de mes parents face à l'existence. Pour l'instant je souffre de cette reconstitution artificielle du triangle œdipien qu'est le repas du dimanche midi. Assis à la même table, nous pourrions être trois personnages d'un tableau de Hopper : le silence qui enserre chaque personne et chaque chose devient alors pénétrant.

Je suis soulagé quand je quitte la table et que je peux aller fumer une cigarette sur le balcon. De retour dans ma chambre, je m'allonge sur la moquette et me plonge dans mon ouvrage préféré : *L'Aventure de l'art au XXe siècle*. On me l'a offert pour mes seize ans. Il existe une photo de ce moment, prise par ma sœur, où je suis attablé avec mes parents, tenant le livre à la main devant un gâteau d'anniversaire, le dernier que j'ai supporté je crois, car voyant le flot de tristesse qu'amenait à mon visage cette célébration annuelle, ils ont décidé de la supprimer.

Je passe sur le pont qui enjambe l'autoroute et j'accélère car la laideur de la vue est accrue par la forte

luminosité du début d'après-midi. La Vespa ronronne comme un félin heureux sous les caresses. Peu à peu mon malaise matinal se dissipe et c'est avec le sourire que j'arrive devant la grille de la maison de Gilles. Il bricole ses moteurs près du hangar. Il a encore les paupières gonflées de sommeil. Un transistor crache de la musique de supermarché par une fenêtre ouverte, et de temps à autre on entend des assiettes et des verres qui s'entrechoquent.

Gilles ne veut pas m'accompagner chez Bertrand, il préfère se consacrer à la mécanique. Après une poignée de main, je me dirige vers l'arrêt du 120, qui me conduira au Perreux. En fumant ma cigarette, je me demande ce que mes parents pensent de moi ; c'est une question que je ne soulève pas pendant la semaine, car lorsque je suis en cours ou que je fais mes devoirs, mon devoir, j'ai la conscience tranquille. Je pense aussi à ma sœur, qui a intégré une école d'ingénieur en province et qui semble, tout comme les personnes qui se postent près de moi à l'arrêt, suivre un itinéraire balisé dans la vie.

Le trajet en bus est étrange ; le dimanche, il semble que le chauffeur promène les passagers, on se croirait dans l'un de ces petits trains pour vacancier que l'on trouve dans les stations balnéaires. Je lis quelques poèmes d'Antonin Artaud, je n'y comprends rien mais je pressens qu'il se passe là quelque chose d'essentiel. Je referme le livre et, intrigué, considère la marque brune que mes doigts ont laissée en quelques semaines à l'endroit où l'on tourne les pages.

Je descends après que le bus a traversé le pont de Bry et me dirige vers la résidence où habite Bertrand. Au téléphone, tout à l'heure, il m'a dit qu'il avait composé un nouveau truc assez fort.

Et ce narrateur, cet homme de trente ans qui a senti venir à lui quelques rares pétales de l'arbre en fleur de la sagesse, pourquoi a-t-il choisi l'écriture romanesque pour s'exprimer ? Il considère maintenant la poésie comme une parole trop violente car trop directe. Le récit, lui, propose des détours, l'écriture y est déviée vers les choses profanes : ongles qu'il faut couper, vaisselle qu'il faut faire tous les soirs, ménage dans l'appartement, dans la salle de bains et les toilettes.

Grâce à la narration, le désordre et la saleté, y compris ceux qui résident dans l'âme (l'agressivité et la mesquinerie en font partie), ne sont plus regardés comme jurant avec les couleurs chatoyantes de l'essence pure. Pureté et souillure consentent à se côtoyer dans le récit alors qu'elles se rejettent, semble-t-il, dans le poème ; elles s'y repoussent avec horreur.

Le récit, c'est aussi la joie retrouvée dans l'acte d'écrire, la plume n'est plus saisie dans l'urgence et dans l'angoisse. Le chantier du livre doit en effet prendre en compte le temps qui passe. On n'écrit plus pour échapper au monde mais pour l'appivoiser. Le roman en construction, accompagnant les jours qui se succèdent, permet à son auteur de trouver ses marques sur la terre. Le poème est une plainte poussée dans un mouvement de recul, le récit est une série de pas confiants vers l'horizon.

Bertrand ouvre la porte et me laisse entrer, mais il ne prononce pas une parole et son regard ne croise pas le mien, c'est comme ça. Je le suis. Sa mère est assise devant la télé, elle tourne vers moi son visage joufflu et souriant et me lance un « Bonjour » musical. Sur l'écran un flic américain en bagnole donne des ordres dans un récepteur, le repose, accélère, et la bagnole disparaît au coin d'une rue, sans doute dans Los Angeles.

Arrivé dans sa chambre, Bertrand s'assoit sur son lit défait et me laisse le choix entre un pouf marocain et une chaise de bureau défraîchie. Je choisis le pouf pour être à sa hauteur. Un long silence s'installe, qui me permet de percevoir un titre joué par un groupe obscur et chuchoté par la chaîne stéréo.

C'est par les accords trouvés sur une guitare que bon nombre d'entre nous, en ces années de leur vie, ont su le mieux exprimer le désarroi, le vertige mêlé de nausée qu'ils éprouvaient devant le fossé creusé entre eux et les membres de la génération précédente. La difficulté d'inventer de nouveaux gestes pour tous les jours, de nouvelles valeurs surtout, fut une tâche lourde à assumer, et ce n'est peut-être que par une série de hasards dus à leur histoire personnelle que certains ont relevé le défi. La plupart des trentenaires aujourd'hui se sont soit conformés aux modèles anciens (il y en a même qui se sont mariés à l'église), soit ont adopté des habitudes de vie résolument jeunes mais totalement stéréotypées. Ce qu'il fallait comprendre, semble-t-il, au sortir de ces années crépusculaires, c'est qu'il appartenait à chacun de créer son lendemain ; la liberté acquise par les générations précédentes nous condamnait à l'invention, à la vision

d'un horizon gros de nuages menaçants mais riche de matériaux pour construire l'avenir.

Bertrand a su jouer avec les cordes de son existence comme, ce jour-là, devant moi, il joua avec celles de sa guitare. À trente ans il pouvait dire, en me montrant un CD de Miossec : « C'est la bande originale de ma vie. »

12

Bertrand éteint la chaîne hi-fi et allume le poste de télé qui se trouve en face de son lit. Il place dans le magnétoscope une des cassettes sur lesquelles il enregistre des clips et ses séries favorites : *Le Prisonnier* et *Twin Peaks*. Le son, encore une fois, est à un niveau très faible. « Ça ne te dérange pas ? », dit-il, en me désignant quelques enveloppes de petit format placées entre des livres de poche sur une étagère. Je fais signe que non. Il sort alors de l'une d'elles un petit tas du pollen des plants qu'il cultive et se fabrique une cigarette.

Avec certains de mes amis je parle parfois de sentiments et d'émotions qui proviennent de ce qui me semble être le plus profond de moi-même ; ces discussions peuvent se prolonger tard dans la nuit. Jamais ce n'est arrivé avec Bertrand et je pense en cet instant que cela n'arrivera jamais. Notre amitié repose sur des non-dits, ou plutôt sur des paroles formulées par des moyens détournés comme les accords de guitare que, cet après-midi-là, il m'avait confiés.

Je sentais vaguement, à cette époque, que Bertrand faisait un trajet intérieur, ingurgitant lentement le monde qu'il avait reçu en héritage, tâtonnant dans la nuit de son âme et se servant de la musique pour faire des essais de

fuite en avant. Il s'agissait, pour conquérir ce monde neuf, de progresser comme sur un champ de mines : expérimenter des chemins dangereux sans se brûler les ailes de façon irrémédiable.

13

La porte de l'appartement de Bertrand s'est refermée sur moi et je regagne l'arrêt du 120 dans la douce chaleur de cette soirée de juin. Une fois installé à l'arrière du bus je retrouve mon livre. Une des phrases de ce recueil s'impose à moi : « Une espèce de déperdition constante du niveau normal de la réalité. » Cela pourrait être transposé à notre situation.

Nous subissons une réalité qui a été forgée par des gens qui ont perpétué, à travers leurs rites sociaux, l'idée confuse de noblesse. Nous sommes malades de cette idée, de cette croyance en la noblesse de certains gestes, de certains moments, de certains lieux. Nous sommes sans cesse blessés par des dieux qui renaissent toujours de leurs cendres, par un sérieux qui n'est que le masque du sérieux.

Le désir de liberté a de tout temps soutenu une culture nouvelle qui s'opposait à la culture dominante. Sartre écoutait du jazz, Warhol encourageait les membres du Velvet Underground. Les classiques d'aujourd'hui sont les œuvres subversives d'hier. Au siècle des Lumières, on admirait Voltaire pour ses tragédies, non pour cette merveille de noirceur métaphysique qu'est *Candide*. Un jour on comprendra que les contes qui ont bercé notre enfance ne sont pas ceux de Charles Perrault mais ceux de George Lucas.

Dans les années 80 nous n'avions pas la force d'appeler de nos vœux un « Crépuscule des idoles ».

Aujourd'hui nous ne le voulons plus. Nous avons compris que le terreau dans lequel nous avons grandi a été le même à toutes les époques : comme Voltaire, Sartre, Warhol, en leur temps, nous nous tenons dans la marge, là où la liberté s'invente.

Nous ne voulons rien changer à la situation présente car il nous paraît évident que la force de la création est proportionnelle à la force de l'oppression que nous ressentons chaque jour sous le couvercle de l'expression de l'idéologie dominante : ces publicités qui accompagnent nos déplacements à la surface comme dans le sous-sol des villes.

Ce sont deux cultures opposées, dont l'une est contaminée par l'argent, l'autre visant le noyau de l'être ; deux mâchoires, l'une supérieure, aguicheuse et vulgaire, l'autre inférieure, souterraine, qui broient et malaxent ces idoles qui néanmoins réapparaissent bientôt sous des formes nouvelles et inattendues. Ces cultures sont complémentaires, comme le furent l'art moderne et l'art pompier au XIXe siècle.

Le week-end est terminé. Je suis dans mon lit en ce dimanche soir et je reviens sur moi-même, comme j'en ai pris l'habitude. Cette journée fut chaude et ensoleillée, la lumière couvrait chaque partie de la ville, l'enserrait même. Il y avait partout un désir retenu prisonnier, une soif d'absolu inassouvie. La beauté du ciel comme celle des visages paraissait flotter sur du vide. La beauté du monde était inutile.

Je goûte à la douceur des draps sur ma peau, à la mollesse du traversin sous ma tête. Il me faudra un jour

quitter cette maison et me faire une place au-dehors. Comment ? Je ne sais pas, je n'ai absolument aucune idée de la profession que je veux exercer plus tard. Je me trouve entre les brumes insoucieuses de l'enfance et l'aridité de mon avenir d'adulte, dans une conscience dont l'éveil est douloureux.

L'avenir sera à inventer. Cet inconnu qui est devant nous ressemble à celui auquel l'écrivain est confronté lorsqu'il compose son livre. En écrivant, je substitue au silence du monde la blancheur de la page à venir, ou plutôt, j'affronte le premier par l'intermédiaire de la seconde. En écrivant, je me sculpte, me renforce et m'affine pour un jour regarder l'inconnu en face : la terrible blancheur de la mort.

1988

1

Cher Gunnar, ...tu avais peut-être raison, je vais écrire un livre. La tâche me paraît encore bien difficile, j'avance à tâtons, sans savoir si le projet arrivera à son terme. Il m'a fallu beaucoup de temps pour parvenir ne serait-ce qu'à écrire en prose ; j'ai dû vaincre certains préjugés.

Ce que j'écris traite de réalités qui, pour un ancien étudiant de Lettres, semblaient manquer de noblesse : la vie d'un adolescent des années 80, nourri aux premiers mangas que sont Albator et Goldorak, aurait fait sourire plus d'un professeur de la Sorbonne. J'ai dû aussi faire mon deuil du prétendu travail acharné de l'artiste et de mon exigence de perfection. En effet je ne peux concevoir de me mettre au travail sans l'attente de connaître du plaisir.

L'activité d'écriture qui, longtemps, n'a été pour moi que contraintes et douleurs, contribue maintenant à mon épanouissement. Je veux que ce livre soit un message de liberté, alors comment ne serait-il pas conçu dans la plus grande liberté ?

J'aurai sans doute besoin de tes conseils dans les prochains mois. Nous nous contacterons dès que tu seras rentré en France... Grosses bises à Denis et à toi.

Le radio-réveil s'est mis en marche il y a déjà une bonne dizaine de minutes. Gilles se frotte les yeux assez longtemps pour voir sous ses paupières un univers qu'aurait pu dessiner Vasarely. Il se redresse et constate que ses mains sont encore tachées de cambouis. Il est 7h 13, comme l'indiquent les chiffres rouges du réveil ; pour les voir danser, Gilles les fixe tout en faisant grincer ses dents.

Il se lève et remonte le store orange de la fenêtre de sa chambre. Ce geste lui découvre un coin de banlieue sous la pluie d'octobre. C'est chiant qu'il pleuve, à cause du trajet en Vespa jusqu'au lycée. Il s'oublie quelques instants dans la contemplation des gouttes d'eau se croisant sur la vitre, puis il décide de passer à la salle de bains. Il est heureux, chaque matin, d'entrer dans la douche, car les carreaux qui la tapissent sont du même bleu laiteux que son engin : c'est comme une annonce de la chevauchée qui l'attend.

Gilles ne regarde jamais la glace de l'armoire à pharmacie qui se trouve devant lui quand il se brosse les dents, car la mousse du dentifrice qu'il a dans la bouche à ce moment-là lui fait penser à la découverte du vaccin contre la rage par Pasteur. Cette histoire l'a effrayé quand il était enfant : il tremblait secrètement à l'idée que Joseph Meister serait devenu un loup-garou à la gueule pleine d'une écume blanche infecte si Pasteur avait tardé à mettre au point la formule magique de son vaccin.

Sa toilette terminée, Gilles choisit ses vêtements du jour avec soin en commençant par les chaussures. Le choix des chaussures déterminera celui des autres fringues. Aujourd'hui : docs noires, jean noir, polo beige à rayures

bordeaux, Harrington noir et l'imperméable de son père à cause de cette pluie de merde.

3

Ce sera une journée de merde. Cette évidence a mis un quart d'heure pour faire son chemin dans la conscience embrumée de Bertrand. Il se glisse hors du lit et, agenouillé devant la chaîne, il met en place « Love will tear us apart » de Joy Division. Quand on ne peut pas soigner le mal, on lui trouve un écho. La musique s'élève dans la chambre et le regard de Bertrand tombe sur ses pieds : les ongles n'ont pas été coupés depuis trop longtemps et en plus, ces putains de pieds sont moches.

La porte de la chambre est close ; il est, pour quelques minutes encore, isolé du reste de la maison et isolé du reste du monde. Son père est parti travailler, il n'y a donc plus que sa mère à éviter dans l'appartement. C'est bien sûr impossible, mais le problème se pose chaque matin. Bertrand se réveille toujours avec un tel pâté de saloperies dans la tête que la proximité d'un être considéré comme pur est difficilement supportable. C'est donc en silence qu'il mange ses corn flakes ; il les mâche lentement, ce qui lui permet d'évacuer la nervosité que lui procure la présence de sa mère dans la cuisine. Elle se prépare des toasts et du café au lait.

Dès qu'il a terminé son bol, Bertrand se casse et va se laver. Ce qui lui prend alors le plus de temps, c'est l'application du gel sur ses cheveux. La vue de deux ou trois boutons sur son visage achève de le dégoûter. Après avoir fait un bras d'honneur devant la grande glace de la salle de bains, il va préparer son sac à dos : classeur de maths, classeur d'éco... Encore heureux qu'il n'ait pas

cours de sport aujourd'hui, courir dans une tenue de guignol sous le regard d'un gros connard armé d'un sifflet, ça non !

4

Je suis en train de pisser et je constate pour l'énième fois que mon pénis est trop petit. Je suis content de pouvoir mettre un bermuda et non un maillot de bain en acrylique quand le prof de sport nous emmène à la piscine. Aujourd'hui, je dois rendre le commentaire composé d'un poème de Rimbaud ; j'espère avoir une note correcte car j'ai passé tout mon dimanche à plancher. De toutes les façons, les matins de semaine, je suis de bonne humeur, je vois les jours suivants défiler, sous mon regard intérieur, avec joie : mercredi après-midi je répéterai avec le groupe, j'essaierai les nouvelles baguettes et la nouvelle cymbale achetées chez Paul Beuscher.

Ces pensées me viennent alors que mes mains sont occupées à faire circuler la serviette sur mon corps mouillé, puis pendant que ma main droite s'active avec la brosse à dents. C'est en faisant sa toilette que Breton a fait le rapprochement entre le poème « Tournesol » et un événement survenu bien après sa composition (la rencontre avec la femme aimée). Il en a déduit que c'était là un texte prémonitoire : « Il sera une fois », et non plus : « Il était une fois ». Ce type est terrible.

Mes parents prennent leur petit déjeuner dans la cuisine. Ils me sourient tous deux lorsque je pousse la porte et je décide de leur rendre leur sourire. Je prends un ensemble de quatre yaourts à la fraise que je vais manger dans ma chambre en écoutant la radio. Dans vingt minutes je prendrai mon bus pour me rendre au lycée, mais en

attendant je peux me laisser bercer par la musique et par mes rêveries.

5

Cher Antoine, j'ai pas mal de boulot en ce moment à cause de la préparation au Capes, mais on pourra se voir après les épreuves écrites. Je t'envoie cette lettre parce que je viens de lire *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. Je sais que tu as lu tout ce qui concerne cet auteur. C'est par hasard que je suis tombé sur ce livre. Sarah, qui avait vu les publicités dans le métro pour la parution en poche, m'avait demandé de le lui acheter. Le livre était donc dans notre chambre depuis une semaine lorsque je l'ai ouvert.

Je l'ai dévoré dans le ravissement et l'angoisse. Je n'ai rien lu d'aussi fort depuis que tu m'as fait découvrir Jean Genet. Une fois l'ouvrage terminé, j'ai vécu deux jours dans un certain malaise. Une interrogation, en moi, ne trouvait pas de réponse : si la prose se charge de prosaïsme, de références à notre univers gorgé de vulgarité, peut-on encore parler de littérature ? J'ai eu le plus grand mal à me détacher des présupposés que m'avaient inculqués mes professeurs. Il n'y aura sans doute bientôt plus d'écart entre le poétique et le prosaïque.

Ce roman de Michel Houellebecq, plus que tout autre livre, m'a ouvert des perspectives immenses pour mon propre travail. Il sonne le glas de la noblesse en littérature et nous autorise, nous, membres des générations tardives, à nous exprimer, à regarder en face notre passé immédiat et le monde dans lequel nous vivons... Sarah se joint à moi pour t'embrasser.

Monsieur Burke, mon professeur de dessin, m'a fait découvrir le Centre Pompidou. Je m'y rends souvent pour me promener et, au fil de mes visites, j'acquies une certaine culture. Ce n'est que très tard que je m'aperçois qu'un escalator, placé derrière la sculpture de Raynaud, mène à une exposition permanente d'art contemporain. J'adore rester devant les œuvres, assis sur un banc, ou bien dans un confortable fauteuil de cuir, avec un casque sur la tête, au département vidéo. Je regarde les clips des Talking Heads, réalisés par le chanteur du groupe : David Byrne.

Ces petites excursions au Centre bousculent mes habitudes de pensée, mes jugements esthétiques ; il y a là tant de choses étranges dans le domaine des formes et des couleurs. Cela m'a permis d'apprécier les expositions de la galerie pour laquelle travaillait mon ami et professeur Eric Mézil. Il était chargé de cours en DEUG Lettres et Arts à l'université.

Cette prestigieuse galerie du Marais accueille par exemple Nan Goldin. L'œuvre de cette artiste photographe nous montre ses amis au jour le jour, des marginaux, des victimes de la drogue et du sida. Les clichés ne sont pas retravaillés, ils sont pourtant d'une beauté étonnante, troublante. Ici l'art se limite à un regard tendre porté sur une réalité sans noblesse et dont la pellicule a gardé la trace, simplement.

Allongé sur son lit et mâchant un Hollywood Chewing-gum, Bertrand regarde la soirée électorale à la télé. Dans le salon, ses parents font de même. Il ne veut pas se joindre à eux bien que ce soir il s'en sente plus proche que d'habitude. Comme lui, ils sont de gauche, ils espèrent que Mitterrand sera réélu. Bertrand garde un souvenir extraordinaire de sa venue au pouvoir, en 1981. Son père avait ouvert une bouteille de champagne. Depuis qu'ils votaient, ses parents n'avaient jamais vu leur candidat remporter l'élection.

À 20 heures et pour la seconde fois le visage de François Mitterrand apparaît sur l'écran, symbolisant la victoire. Bertrand sent une timide vague de joie passer dans sa poitrine, elle donne naissance à une ébauche de sourire sur son visage. Il a soudain envie d'aller dans la rue, mais avec qui ? Il est le seul, dans sa classe et parmi ses amis, à s'intéresser à la politique. Il va donc rejoindre ses parents dans le salon. Son père vient à lui, lui tendant une coupe de champagne. Le dîner est servi. Ce soir, il est heureux.

Malgré son pessimisme chronique, qui ne s'estompera qu'avec sa seconde prise en charge psychologique, Bertrand connaîtra encore deux moments de joie collective, des moments savoureux au cours desquels il lui sera donné de retrouver sa foi en l'humanité : la victoire de la France à la coupe du monde de football en 1998 et une séance de cinéma en 2001, où lui sera projeté *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain*.

Le sirop de fraise coule lentement dans un verre qui naguère fut un pot de moutarde. Il est ensuite dilué dans la limonade. Voilà : un diabolo fraise. Gilles savoure son verre, assis dans la cuisine, devant une table recouverte d'une toile cirée à carreaux rouges et blancs. Il observe la course des nuages dans le ciel, par la fenêtre ouverte. Parfois l'un d'eux passe devant le soleil et assombrit la pièce.

Lorsque son regard tombe sur sa boisson, Gilles se souvient de ses premières vacances à la mer, en Camargue. Il ne savait pas boire avec une paille, soufflant au lieu d'aspirer, et provoquant dans son gobelet une explosion de bulles. Cela se passait à la buvette de la plage, ses frères se moquaient de lui.

Gilles n'a pas de trop mauvaises notes au lycée ; avec un peu de chance, à la fin de l'année prochaine, il pourra décrocher son bac. Il lui faut patienter encore un peu pour pouvoir faire ce qu'il désire. Gilles veut partir vivre à Marseille pour travailler dans le garage qu'y a ouvert son frère aîné. Avec deux de ses amis, il répare, restaure et vend des automobiles et des motos anciennes. Ensemble, ils partent à la recherche de vieux modèles dans la ville et aux alentours et visitent les casses pour trouver des pièces manquantes. Ils s'occupent aussi bien de la mécanique que de la peinture des carrosseries. Délicieux diabolo.

Cher Gillou, ... Je suis allé rendre visite à Bertrand hier samedi. Ils vont le garder une dizaine de jours. Il semble que ce ne soit pas très grave. C'est une crise d'angoisse qui l'a conduit là. Son psy l'avait cru suffisamment fort pour affronter la vie tout seul il y a un an, et cette année fut une lente chute vers la dépression. Quand il sortira il sera mis en contact avec un nouveau psychanalyste afin de terminer le travail interrompu.

Pour l'instant il a les idées très noires : « ça m'explode autant la tronche que les comprimés qu'ils me filent », m'a-t-il dit en me montrant un album de Radiohead. Il a sorti une grosse valise pleine de vêtements de dessous son lit en m'expliquant que, lorsque l'hôpital lui avait dit de se présenter, il avait dans l'idée de venir y finir sa vie.

Nous sommes allés nous asseoir dans le petit jardin qui se trouve à l'entrée du pavillon de psychiatrie. Je n'avais jamais entendu Bertrand parler autant. Il m'a dit que la maladie était venue progressivement. La dépression lui coupant les bras et les jambes, il avait fini par se mettre en congé maladie et à s'enfermer dans son appartement. Au début il dormait quinze heures par nuit, puis il a commencé à avoir des insomnies. La peur de ne pas parvenir à dormir s'est peu à peu transformée en une violente angoisse jusqu'à la crise de panique de la semaine dernière.

À l'hôpital, Bertrand a pour amie une jolie petite blonde à la peau très blanche, qui a un sourire fatigué. Je l'ai laissé en sa compagnie. Sur l'un des bancs du petit jardin ils avaient l'air de deux oiseaux ébouriffés et terrifiés après une tempête de grêle...

Thierry entre dans la cuisine et jette un œil sur le diabolo fraise. Il reste de marbre, ouvre le frigo, se sert un verre de lait et s'assoit perpendiculairement à Gilles qui regarde les nuages, les bulles de la limonade et les carreaux de la toile cirée, sans faire attention à son frère. Ils se côtoient constamment sans échanger un mot. Ils s'apprécient l'un l'autre mais ne jugent que très rarement nécessaire d'ouvrir la bouche pour se parler.

On entend le tic-tac de l'horloge placée au-dessus de la porte, elle a la forme d'une casserole et est constellée de petites fleurs orange et jaunes. On entend aussi les verres se poser sur la table après que leur propriétaire y a pris une gorgée, c'est tantôt celui de Thierry, tantôt celui de Gilles. Ce dernier remarque que le bout des manches de la veste en jean de son frère est un peu crasseux. Il se gratte le dos de la main gauche avec la main droite et décide de se lever. Il dépose son verre dans l'évier, qui est déjà assez encombré par la vaisselle de midi, et il sort de la pièce.

Thierry se lève à son tour pour prendre la place que Gilles a laissée. Il soulève son verre pour en regarder le fond car il a cru voir un truc noir dans le lait. Fausse alerte. Thierry boit une bonne gorgée et, son regard passant par la fenêtre, il est frappé par la taille immense des nuages qui défilent. On dirait les ensembles architecturaux extraterrestres, des pyramides et des temples de mousse à raser, des cathédrales de crème chantilly.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? » Bertrand a déjà lu cent pages de ce bouquin sans qu'il se passe rien. Le narrateur décrit la vie complètement creuse d'une bande de connards de bourgeois pleins aux as habitant Los Angeles. Mais Bertrand ne peut lâcher le livre, il avance parmi les pages vers le dénouement.

Soudain l'ouvrage prend un virage très sec, l'horreur apparaît sous une forme inédite et le vide des pages précédentes est violemment mis en relief par la profonde noirceur finale. Bertrand est plein de confusion. « Bordel, qu'est-ce que c'est que ce truc ? » Il pose le livre sur la moquette, au pied de son lit, et vide d'un coup ce qui reste de Coca dans la canette dont ses doigts avaient senti la fraîche présence. Après avoir émis un rot gras et sonore, il prend conscience qu'il vient de vivre un grand moment. Il décide de relire le bouquin dès le lendemain : c'est bon, ça laboure le cerveau.

Bertrand se lève et va chercher une nouvelle canette de Coca dans le frigo. Le contact du carrelage froid sous ses pieds nus étant désagréable, il se magne de regagner sa chambre. Il s'allonge sur son lit après avoir allumé la télé. Sur l'écran un type maigre avec une calvitie rigole, on voit la salive qui brille à l'intérieur de sa bouche. Bertrand attrape le livre et fixe la couverture : Bret Easton Ellis, *Moins que zéro*.

À midi, je me suis cassé la gueule en plein centre du Mac Do, le gobelet de Coca a explosé en touchant le

sol et le Big Mac a laissé échapper ses steaks. Des nanas super mignonnes sont parties d'un fou rire, j'étais englué dans la honte. J'ai dû employer une force surhumaine pour faire la queue une seconde fois et commander la même chose. Mais ce coup-ci j'ai pris un repas à emporter car je n'aurais rien pu avaler sous le regard de ces filles.

J'ai pris la direction du parc Watteau mais j'ai eu la flemme d'aller jusque-là, alors j'ai mangé sur un banc près de l'hospice. De toute façon les hamburgers auraient refroidi et ils auraient été moins bons. Une voiture de flics est passée sur l'avenue en agressant mes tympan.

Une fois mon repas terminé, j'ai mis les ordures dans la poubelle de l'arrêt de bus le plus proche. On a beau vous donner des serviettes en papier, ça ne fait pas partir l'odeur de bouffe. Mes doigts puaient. Arrivé au lycée, je me suis pressé d'aller aux toilettes pour les nettoyer avec ces curieux savons jaunes en forme de ballons de rugby fixés au mur. J'en ai profité pour pisser. Un petit mec, collégien sans doute, m'a jeté un regard neutre avant de s'enfermer dans une cabine et de péter un bon coup. Je regardais mon jet de pisse perdre de son intensité en pensant que décidément, mon pénis était trop petit.

Le narrateur en viendrait à comprendre pourquoi il avait entrepris ce singulier travail. Le silence du monde, oppressant au début de son livre, n'était que le signe d'un conflit intérieur non résolu. Pour tenter de le résoudre, il lui fallait écrire. L'adolescence avait noué certaines émotions dans son âme. La vie de tous les jours, les expériences, les rencontres et la psychanalyse ont pour une

large part contribué au dénouement de cette histoire. Mais pour qu'elle ait un dénouement, il fallait l'écrire.

La main court encore, pour quelque temps, sur la page. Ce n'est plus la musique des années 80 que l'oreille écoute, et ce n'est plus uniquement le silence du monde qu'elle perçoit derrière cette musique, mais aussi une certaine paix... Le temps lui-même s'éveille d'un long sommeil angoissé, il déplie ses bras dans le bleu du ciel... L'électricité des orages s'en est allée on sait où.

Cependant le narrateur éprouve un malaise en sentant son livre se refermer plus tôt que prévu, il aurait souhaité lui donner une ampleur et une forme plus satisfaisante. Mais le démon qui a guidé la main de l'écrivain a atteint son but, et peu lui importe l'aspect que va prendre sa fiévreuse recherche.

Le plan prévu pour l'ouvrage vole en éclats, toutes les contraintes formelles sont ressenties comme étant d'un arbitraire insoutenable.

Le démon qui génère l'œuvre disparaît progressivement après avoir réalisé sa tâche mystérieuse. D'ordinaire son retrait est accompagné d'un intense travail de l'écrivain sur la forme de cette œuvre encore fraîche. Pour lui, celle-ci doit alors obéir à certains critères esthétiques.

Ce livre s'étant révolté contre toute forme de dogme, il se devait de rester inachevé, imparfait. La dictature la plus violente est celle de la beauté. Ses bottes ne retentiront pas ici. Il faut que ce récit contienne des fausses notes, qu'il soit finalement déstructuré ; ainsi seulement il aura été fidèle à l'esprit du rock, qu'à sa manière il a voulu célébrer.

Ce qui s'est fait ici, sans que l'auteur l'ait réellement voulu, ressemble à *NYC ghosts and flowers* de Sonic Youth, et aussi, toujours dans le registre du plus grand désordre, au film *Gummo* de Harmony Korine.

C'est un hymne que l'inconscient tout puissant se chante à lui-même. Le monstre hurle dans les micros, fait trembler les amplis avec un bruit de tonnerre puis part d'un éclat de rire dionysiaque.

14

Cher Gillou, ... Depuis que j'ai commencé mon livre, je me suis mis à réécouter les disques que nous possédions quand nous étions au lycée. Il me semblait que je devais me replonger dans le son de cette époque afin de comprendre quelque chose d'essentiel pour moi, pour nous. Je suis même allé rechercher de vieux vinyles de The Cure dans la maison de mes parents.

Aujourd'hui je suis plein d'incompréhension. Lorsque j'écoute un disque ou une cassette, c'est comme si je plongeais mes mains dans du sable fin : cette époque me coule entre les doigts. Non seulement je ne peux rien retenir de ce passé, mais je ne comprends pas pourquoi j'ai agi ainsi.

Il y avait dans les chansons des Smiths et d'Echo and the Bunnymen un romantisme diffus qui a fait long feu. Les mélodies qui sortent de mes enceintes se heurtent à une certaine âcreté de l'existence, la vie n'est plus aussi sucrée qu'elle l'était alors. Il me semble que des brumes nombreuses se sont dissipées au cours de ces quinze dernières années sans que nous en ayons vraiment eu conscience...

...C'est peut-être le dernier des nuages qui avaient pris naissance dans mon adolescence qui vient de disparaître, chassé par mon écriture...

...Bertrand va mieux, il sortira de l'hôpital vendredi vers 13 heures, après le déjeuner. Un certain apaisement peut se lire sur ses traits. Quand je te dis que je ne le reconnais plus, je n'exagère pas. L'autre jour, au cours de notre discussion, il m'a pris la main. Avant il n'aurait jamais donné une marque de tendresse à qui que ce soit. Il a décidé de s'acheter un vélo, un BMX qui ressemblerait à celui qu'il possédait quand il avait douze ans ; j'ai du mal à imaginer qu'il ait déjà pratiqué un sport.

Nous sommes retournés au jardin et la petite blonde s'est jointe à nous. Elle est intermittente du spectacle, scripte pour le cinéma. Elle nous a parlé de son travail, passionnant mais usant. Je ne sais toujours pas pourquoi elle a atterri ici. Par contre je comprends pourquoi Bertrand et elle s'entendent si bien : elle adore les films de Cronenberg...

...Je ne sais pas si je vais poursuivre l'écriture du livre que j'ai commencé. Je ne ressens plus le besoin de continuer. Ne plus avoir besoin d'écrire : voilà que se dissout la dernière contrainte de l'écrivain...

1989

1

Gilles a les cheveux blonds et raides, une mèche tombe sur ses yeux clairs. Sa bouche est légèrement de travers, elle esquisse un sourire que celui qui ne connaît pas le personnage pourrait croire plein d'ironie. Sa pomme d'Adam est assez prononcée. Aujourd'hui il a mis une chemisette vert amande dont le col, assez vaste, vient se poser sur la naissance des épaules de son pull-over marron. Par-dessus, il porte un léger blouson de toile beige dont la fermeture éclair est restée ouverte. Son jean est délavé et fortement usé à l'endroit des genoux. Dans le bas, il comporte un revers, savamment travaillé au fer à repasser, qui fait environ deux centimètres et qui couronne chacune de ses chaussures en daim noir et aux semelles de crêpe : les Creepers originales.

Il pose près d'une Vespa 125, un modèle des années 50, de couleur beige, aux flancs très larges, dont l'un couvre le moteur, l'autre constituant un petit coffre. L'engin a deux selles individuelles vert foncé ; attachée à la première on peut voir une petite barre de métal courbée destinée au passager, afin qu'il puisse s'y accrocher. À l'arrière, sous un long porte-bagages chromé, on trouve la roue de secours. À l'avant, le phare cerclé de chrome laisse apercevoir un compteur sur sa nuque. La Vespa fait songer à un cygne, elle en a la majesté. Mais, comme son nom l'indique, il s'agit d'une guêpe, dont le dard, fixé sur le garde-boue avant, est pointé vers la route.

Mon humeur, devant la page blanche, est plus égale. Il y a en moi moins de désir, moins de crainte et de colère lorsque j'écris. J'ai trouvé de quelle manière je devais façonner mes personnages. Ils perdront en noblesse mais gagneront en humanité. John Fante m'a montré la voie à suivre. Que l'on compare Arturo Bandini à l'un des personnages que Gracq met en scène dans *Au Château d'Argol* et on aura une idée de la distance qui peut exister entre deux conceptions de l'être humain.

Mes personnages, je veux qu'ils aient une certaine densité, j'aimerais que le lecteur puisse percevoir quelque chose comme le poids de leur corps, et cela, grâce à un fond d'amour issu de l'enfance circulant dans leurs veines et colorant leurs gestes, leurs paroles, leurs regards. Je souhaite qu'ils soient gauches, fragiles, indécis, qu'ils aient surtout, sans en avoir une pleine conscience, beaucoup de sagesse. De la sagesse, c'est-à-dire que leur façon de penser et leur comportement remettent constamment en question les conventions, leur permettant de faire preuve d'une ouverture d'esprit qui me paraît être le propre de nombreux jeunes gens de ma génération, pour qui les différences entre les personnes ne peuvent en aucun cas avoir trait à leur essence. Ces personnages seront des héritiers des Lumières.

Pour la photo, Bertrand a décidé de poser dans sa chambre. Il est assis sur son lit défait et porte un t-shirt The Clash. Près de lui se trouve sa guitare Fender. Il n'a pas eu le temps de se laver ni de se coiffer, il vient juste de se réveiller. C'est un polaroïd assez réussi. Nous le laissons prendre sa douche et se réveiller tout à fait. Caroline va échanger quelques mots avec la mère de Bertrand pendant que j'inspecte une pile de disques qui commence par *Never mind the bollocks*.

Une heure plus tard nous sommes tous les trois réunis autour d'une table dans le café le plus proche du lycée. Les cheveux noirs de Bertrand sont sculptés par le gel. Il porte un imperméable noir et boit un café noir. On peut en déduire que ce matin il a les idées de cette couleur. Caroline, sa petite amie, prend un autre polaroïd de lui et pose sa main sur la sienne. La conversation tourne autour de l'organisation des révisions pendant les vacances de Pâques. Le bac approche.

Gilles entre dans le café et va saluer une de ses connaissances. Il tire deux fois sur la poche arrière de son pantalon : apparemment son caleçon le gêne. Il vient vers notre table pour nous saluer à notre tour mais ne s'assied pas. Il retourne voir son ami. Tous deux ont l'air de parler de choses sérieuses. Le type a même sorti un petit carnet sur lequel il prend des notes.

Les nuages rouges et percés d'éclairs argentés qui roulaient dans ma tête ont peu à peu cédé la place à un ciel

d'une blancheur extrême. La distance qui me séparait de la page d'écriture est abolie. Me voilà proche de la source des mots.

Ces réflexions concernant mon travail d'écrivain ont été nécessaires, elles m'ont permis d'appivoiser le flux des sons et des images qui se présentaient à mon esprit. Grâce à elles j'ai appris à maîtriser les émotions que ce flux faisait naître en moi. Maintenant j'assiste aux scènes qui se déroulent sous ma plume dans le plus grand calme.

Il m'a fallu un certain temps pour passer du vers à la prose. Durant dix années je n'ai composé que des poèmes lyriques et l'habitude d'exprimer le moi de façon directe était devenue tellement forte que j'ai dû introduire ces réflexions dans le corps de mon récit pour tenter de comprendre l'évolution de mon écriture.

J'ai appris à écrire un récit comme on apprend à faire du vélo : avec des petites roues. Il me fallait m'appuyer sur la première personne du singulier, par le biais de ces passages explicatifs, tant que la peur de plonger totalement dans la fiction me parcourait les entrailles. Abandonner cet ancrage dans la réalité, c'était du même coup renoncer à la poésie, genre noble par excellence.

Le passage du vers à la prose a eu lieu. Naguère raide comme un piquet et jetant un regard tourmenté vers l'horizon, je danse et fais des pirouettes sur chaque ligne composée.

Je suis assis sur un banc du parc Watteau à Nogent. J'ai revêtu une chemise blanche à fines rayures

roses dont le col est attaché à l'aide de deux petits boutons ; par-dessus, j'ai enfilé un pull-over en coton bordeaux et une veste en jean presque neuve. Mon jean est lui aussi en assez bon état. Aux pieds je porte des docs noires mal cirées. Je pose près d'une statue de Diane chasseresse que les intempéries ont teintée de taches brunes. Derrière moi, sur le mur de pierre, le soleil d'avril attache quelques éclats de lumière aux feuilles de lierre et de vigne vierge.

C'est Caroline qui a pris la photographie. Nous nous sommes inscrits ensemble à l'atelier photo dirigé par Monsieur Dimet. Durant cette année nous avons appris les techniques de prise de vue ; nous pouvons développer nos clichés dans le laboratoire du lycée. La semaine dernière nous avons fabriqué un appareil expérimental à l'aide d'une boîte de chaussures. En plaçant du papier sensible au fond de la boîte et en respectant un temps de pause suffisant, nous sommes parvenus à obtenir des clichés en négatif, troubles mais troublants.

Chère lectrice, cher lecteur, je suis intervenu assez souvent depuis le début de ce livre pour t'expliquer ma démarche. Elle s'est fait jour à mesure que le récit progressait. Il s'agissait pour moi de rompre avec un passé au cours duquel je n'avais écrit que de façon contraignante et d'élaborer un ouvrage dans la plus grande liberté. Il m'a donc paru évident de lui donner pour sujet les dernières années de mon adolescence. C'est une période où l'on est à mi-chemin de l'enfance et de l'âge adulte et où le désir de liberté est en nous le plus fort.

Les aspirations comme les désillusions des jeunes gens de ma génération ont été exprimées de la façon la plus lumineuse par la musique dont les références ornent ces pages comme les boules et les guirlandes d'un sapin de Noël. Les poèmes que j'ai composés entre ma vingtième et ma trentième année sont comparables aux paroles de ces chansons. Je crois que le fait, pour moi, d'être passé de la poésie au texte narratif fut quelque chose de salutaire, cela m'aura permis de ne pas finir comme Ian Curtis et Kurt Cobain.

Désormais tu ne seras plus importuné par mes réflexions théoriques. Je n'interviendrai plus de cette manière. Le livre peut continuer seul, sans que j'aie besoin de jeter sur lui un regard soucieux et interrogateur. Il va peut-être m'échapper, je vais peut-être m'y perdre, peu importe, allons...

7

Mille neuf cent quatre vingt sept

Quel est ce désir d'absolu
Qui a grandi en nous,
Cette flèche à la pointe acérée
Qui irrite le sang
Et grise l'âme et la rend folle ?

Chacune des notes que tu joues
Nous entraîne plus avant dans la nuit.
Nous avons cru en toi comme en un guide
Mais, ô désir, tu nous fis adorer
Des images, des masques,

Des fleurs de porcelaine
Comme on en trouve au cimetière.

Ces escarbilles qui tourbillonnent,
Ces étincelles s'abreuvant d'ombre
Sont les visages de jeunes filles
Aux cheveux noirs, aux ongles longs,
Dont le regard plein d'orgueil
N'a jamais croisé le nôtre.

Tu plaçais autour d'elles
Tes lampes à huile de terre cuite
Et ta voix métallique s'élevait
Parmi la lande électrisée.
Qui se cache derrière toi,
Toute-puissante volonté de chair ?

Les années passent sans t'affaiblir.
Nous sommes las de te servir de gîte,
Montre-nous ton vrai visage
Et mettons un terme à cette lutte,
À ce jeu de séduction,
À cette étreinte sans cesse différée.

Mille neuf cent quatre vingt huit

Journée d'or et de cuivre,
Les taches de soleil courent sur la laine,
Le vent circule parmi nos regards.
Il y a un morceau de ciel

Dans notre tasse de café,
Les feuilles se métamorphosent
En volutes amères.

La mémoire a les paupières
Couleur de violette,
Une larme brille non loin de là.
La hotte des sensations
Est pleine maintenant,
Les heures qui s'écoulent
Seront toutes des orphelines.

Journée de cordes et de cymbales,
Une larme voyage
D'océan en cristal
Et de cristal en fumée.

Est-il possible que je te perde tout à fait ?
Mes doigts qui entrent dans la danse,
Est-il possible qu'ils se posent
Une seconde fois sur le zinc
Sans avoir retenu
Un peu de ton parfum ?

Aujourd'hui je suis entré
Dans une salle dont les meubles
M'avaient parus, de l'extérieur,
Couverts d'une brume orangée.
Hélas ! la salle était nue,
Les meubles n'étaient que bois pourri.

Mille neuf cent quatre vingt neuf

Un aveugle, les pieds dans l'écume,
Une danseuse endormie
Et le ciel, ce miroir absent.
La fête prendrait fin.
On décrocherait les éclats de voix,
Les flambeaux seraient morts.

Un aveugle souriant à l'écume,
Une danseuse échouée sur la grève,
Et le ciel qui se racle la gorge.
La musique serait morte.
On essuierait les larmes du ciel,
On mentirait au vent du large.

L'aveugle est un innocent,
La danseuse est un spectre
Et l'azur un menteur.
La joie cesse de colorer le rivage.
On console le comédien,
Qui ne le mérite pas.

L'homme aux yeux mangés,
La femme en robe du soir,
Se reflètent dans le miroir
Et disparaissent dans la brume.
On a eu peur, on a eu soif,
On a allumé des flambeaux.

Il s'agissait d'un bord de mer,

D'un ciel d'une blancheur de neige,
Et de quelques fantômes.
D'une soirée qui n'a peut-être pas eu lieu.
On saluerait le désespoir de l'aube,
La mer serait morte et ensablée.

10

Sarah et moi dînons chez Antoine et Magalie. Il y a quelques mois, Antoine s'était plaint d'une douleur au dos. Lors d'une visite médicale, on lui a conseillé de faire des examens ; ceux-ci ont révélé qu'il avait la maladie de Hodgkin, un cancer de la lymphé, depuis un certain temps. La maladie, d'ordinaire relativement facile à soigner, a été détectée avec du retard. Antoine a fait de la chimiothérapie ; ce soir il n'a plus de cheveux.

Nous sommes au mois de mai, le temps est doux et plein de promesses pour l'avenir. Le vin rouge succède au vin blanc dans les verres, l'air circule dans le salon par les fenêtres entrouvertes. Les voix prennent leur essor, vont et viennent, se recouvrant parfois. La statue de bois sombre venant du Kenya est insouciant : que pourrait-il y avoir d'inquiétant par une si belle soirée ?

Alors les voix ouvrent à nouveau leurs ailes et réalisent de douces et gracieuses figures dans l'espace de la pièce, le vin rouge épouse délicatement le cristal des verres et la statue de bois sombre se met à murmurer un chant Massaï. Antoine est gai, heureux d'être avec nous. Dans ses yeux, sur l'ensemble de son visage, on décèle le sérieux de l'homme sage. Il a la mystérieuse beauté des moines tibétains, la beauté de l'eau au fond du puits.

Je suis mal à l'aise. La salle de cinéma est remplie de soi-disant cinéphiles. Les membres de cette engeance puante ont l'habitude de rire avec ostentation aux moments du film où le réalisateur fait un clin d'œil au public. « C'est à moi et à moi seul que l'artiste s'adresse, veulent dire ces gens en se marrant, j'ai compris son humour, je suis intelligent, je suis un vrai cinéphile ! »

Dans la file d'attente, avant la séance, ils se gargarisaient de références savantes, en étalant leurs connaissances de surface dans des paroles prononcées sur un ton tel que vous aviez envie de leur coller des baffes.

Et c'est ainsi dans tous les cinémas parisiens, à toutes les expositions, à tous les spectacles. À défaut d'avoir une solide culture, on se montre aux manifestations culturelles. Les vieilles chèvres bourgeoises se pressent pour assister aux cours du Collège de France, les nouveaux bourgeois de gauche se promènent dans la Galerie du jeu de Paume et au Centre Pompidou de la même manière que lorsqu'ils visitent un magasin Habitat.

Underground en pantoufles pour les garçons et avant-garde en mules pour les filles. Et ils continuent de rigoler dans les salles de cinéma, même devant les films de John Waters. Vanité que tout ceci.

Hier, c'était la veillée funèbre. L'oncle d'Antoine a prononcé un discours si émouvant que le rabbin a eu du mal à prendre la suite. Magalie ne pleurait pas parce que la

douleur était trop forte. La salle où était exposé le cercueil était désincarnée. Sarah et moi nous sommes assis en silence.

Aujourd'hui c'est la crémation au cimetière du Père-Lachaise. Nous attendons avec une foule de personnes devant le bâtiment où doit se dérouler l'adieu à Antoine. Le ciel est blanc. Une fumée noire sort de la cheminée du crématorium.

Dans la vaste salle chacun trouve une chaise et tente de calmer le petit orage qui se déclenche dans sa poitrine. La sœur d'Antoine fait un discours qui suppose de sa part une force inouïe. Elle prévient l'assistance que la musique qui accompagnera l'adieu à Antoine n'est pas classique. C'est la musique qu'il aimait, voilà tout.

La voix de Björk s'élève dans la salle et dehors, sans doute au même moment, s'élève une autre colonne de fumée noire dans le ciel livide. Je ne pense à rien. Le visage d'Antoine ne se présentera à mon esprit que trois jours plus tard. C'est sans doute le temps qu'il lui a fallu pour trouver un nuage à sa convenance.

Sarah et moi laissons derrière nous notre chaise de bois clair et avançons vers la sortie comme des somnambules. Dans une brume soporifique nous saluons quelques connaissances puis quittons le cimetière. Dès le premier carrefour nous nous apercevons que la vie ne s'est pas arrêtée. Des automobiles passent devant nous à toute allure, des enfants crient et se mettent à courir.

Après mon bac, j'ai pu intégrer une classe préparatoire au lycée Lakanal. Je n'ai pas tenu plus de trois mois, l'ambiance était infecte (je veux parler des

professeurs et de la façon dont ils s'adressent à ce qu'ils supposent être une future élite). C'est donc à l'université que j'ai poursuivi mes études de Lettres. Ayant été effrayé par les lieux de préparation aux concours de l'enseignement, j'ai sans cesse repoussé mon inscription au Capes. Après mon DEA, j'ai commencé à travailler pour un organisme privé de cours particuliers. J'y enseigne encore aujourd'hui. Cette année, pour la première fois, j'ai tenté ma chance au concours, sans succès. Je compte renouveler mon inscription l'année prochaine.

Pour l'instant je suis en vacances. Nous sommes en juillet 2001 et je m'adonne à l'écriture. Il s'agit d'une longue nouvelle qui me permet d'y voir plus clair dans mon existence. Grâce à cet écrit, je fais le point sur ma situation présente, je tente de remettre de l'ordre dans mes pensées, dans mon passé, dans ma mémoire. Que suis-je devenu, pourquoi les choses se sont-elles déroulées ainsi, comment les événements se sont-ils agencés ?

Pour avoir des nouvelles de Bertrand, il suffit de se rendre sur le site Internet qu'il a créé avec ses deux compères Michel et Clément. Ils exercent tous les trois le métier d'informaticien. Ils fabriquent des sites : je ne me lancerai dans aucune explication car je n'y connais rien. Le leur est un magazine en ligne, éminemment subversif, traitant de divers thèmes d'actualité.

Après sa sortie de l'hôpital, il semblerait que Bertrand et la petite blonde soient restés ensemble quelque temps, mais je n'ai pas eu de nouvelles de cette jeune fille

depuis un bon moment. Chaque fois que Bertrand m'invite à l'une de ses soirées, il a une petite amie différente.

Il est toujours au fait de l'actualité en ce qui concerne la sortie des CD et il lit encore beaucoup. Il y a deux ans, s'étant pris de passion pour un auteur, il avait réussi à décrocher un rendez-vous avec lui. Cette interview de Maurice Dantec figure dans les archives du magazine en ligne.

Nous nous voyons assez rarement. Bertrand, Gilles et moi avons chacun un ensemble d'amis différents. Mes amis les plus proches sont Antoine et Gunnar. J'ai parlé du premier récemment, je présenterai le second bientôt.

15

Son frère aîné ayant décidé de travailler pour une association humanitaire avec l'un de ses amis, c'est Gilles qui a repris les rênes de son garage marseillais. Il m'a souvent dit de venir lui rendre visite, mais jusque là les occasions ont manqué. Nous communiquons par mails et, comme j'adore écrire des lettres, je lui en envoie une de temps à autre.

Il prend des clichés de ses plus belles restaurations, de ses chefs-d'œuvre, avec un appareil photo numérique, et nous les transmet, à Bertrand et à moi. Lui aussi a échappé au travail aliéné. Gilles s'épanouit totalement dans la tâche qu'il accomplit chaque jour.

Il est toujours laconique dans les messages qu'il m'adresse, Gilles n'écrit guère plus qu'il ne parle. Je me rends compte que les deux amis dont je retrace la vie sont ceux avec lesquels j'ai le moins communiqué. D'autres critères ont guidé le choix de ces personnes devenues personnages.

Ils ont été choisis pour leur fidélité exemplaire aux aspirations qui traversaient leur cœur au cours de ces trois années décisives, pour leur distance face à l'idéologie dominante. Ce livre trace le portrait d'êtres qui un jour, « Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche », seront considérés comme des résistants de la première heure.

16

Denis étant comme à l'ordinaire à l'autre bout du monde (il est steward), Gunnar m'a proposé de sortir avec lui. Nous sommes au Piano Zinc, dans le Marais. La discussion roule sur nos récentes lectures. Soudain il me demande quel garçon je trouve le plus à mon goût parmi ceux qui nous entourent. Je penche pour le serveur. Gunnar préfère un brun de taille moyenne et au corps svelte. Le suédois aime les hommes de type méditerranéen. « Ne regarde pas les jeunes gens comme ça, aurais-je envie de lui dire, dorénavant tu es un homme pacé. » Il s'amuse ; il connaît une histoire d'amour avec Denis depuis dix ans.

La bière a le goût de la nuit, elle est à la fois rafraîchissante et spirituelle, elle donne envie d'écrire une bonne page. Gunnar me raconte en détail l'intrigue du roman qu'il est en train d'écrire. Les remarques qu'il fait sur sa démarche créatrice m'intéressent autant que les aventures des personnages. Tout ce qui concerne les livres de Gunnar me vient de sa bouche car, comme il écrit dans sa langue maternelle, je suis incapable de lire une seule des lignes qu'il trace sur le papier.

Nous sortons du bar peu après minuit pour ne pas manquer le dernier métro. Pas plus que moi Gunnar n'a

réussi à décrocher le permis de conduire. Nous marchons lentement jusqu'à la station Bastille. Les lumières de la ville ornent la robe de la nuit qui, à cet instant, prend l'allure d'un danseur aux yeux bleus.

17

Après la mort de ses parents et avec l'héritage qu'ils lui ont légué, Gunnar a acheté une maison en Suède, près de Västaras. Les journées d'été y commencent vers dix heures. Nous prenons un copieux petit déjeuner devant le lac. Puis nous partons couper du bois dans les forêts qui entourent la maison pour la chauffer durant l'hiver. Le repas de midi se réduit à une légère collation. Vers 16 heures, pendant que Gunnar écrit dans le salon, Denis, Sarah et moi allons nous baigner dans le lac qui, malgré la douceur du mois de juillet, est encore très froid. Après le dîner nous partons nous promener par des sentiers bordés de bruyères et de plants de myrtilles. J'aime voir le soleil se coucher sur ce lac, dans le silence religieux des sapins. J'ai alors l'impression d'avoir remonté le temps et d'être l'un des premiers venus sur la terre.

Cette année-là, Gunnar et Denis ont tenu à ce que nous emportions un petit sapin de la forêt en souvenir ; nous sommes donc allés en chercher un dans les environs et nous avons emballé ses racines dans un grand sac en plastique. Les agents de la douane ont fouillé le sac et ont donné au petit arbre l'autorisation d'entrer en France. Il fut planté dans le jardin de la maison que mes parents possèdent en Haute-Loire. Le climat auvergnat lui a plu, il croît fièrement auprès d'un de ses collègues français. Peut-être font-ils une compétition tous les deux.

Cette année sera celle de nos dix-huit ans. Nous avons le bac en poche et nous pourrons voter pour les prochaines élections. Le lycée est derrière nous, avec de nombreux souvenirs. Nous sommes assis tous les trois sur des chaises de jardin, devant le hangar de Gilles. Le gazon a jauni à cause de la chaleur. Thierry passe avec sa guitare à la main et nous ignore. Bertrand sirote un Coca en nous racontant le dernier film qu'il a vu : *Down by law* de Jim Jarmusch. Il s'interrompt lorsque Thierry revient pour demander à son frère où il a rangé les pédales pour la guitare. Gilles ne sait pas ce qu'il en a fait, alors ils rentrent tous deux dans la maison pour tenter de les trouver.

Rien qu'une page blanche
 Quelques plumes de cygne
 Une tasse de lait
 La neige sur les toits
 Et aussi les nuages
 Sortant des cigarettes

Bertrand continue de me raconter son film mais j'ai du mal à l'écouter. Je suis pris d'une grande fatigue, accentuée encore par la chaleur. J'allonge mes jambes et ferme les yeux.

La fatigue est le commencement du véritable amour, celui qui ne calcule ni ne brille, qui va pieds nus dans les couloirs du palais et que les courtisans, plongés dans leur hypocrisie, ne remarquent pas, celui dont les

écrivains, obsédés par la musique des mots, ne perçoivent pas la douce respiration.

FIN

Printemps – Été – 2001

